

LE PETIT PROVENCAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes.....	6 Mois	9 fr.	17 fr.
Autres départements et l'Algérie.....	6 Mois	9 fr.	17 fr.
Étranger (Union postale).....	6 Mois	11 fr.	20 fr.
	12 Mois	17 fr.	30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N° 13.763 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - LUNDI 12 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 1.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

PRÉCIEUX RECONFORT

M. le président de la République, accompagné du président du Conseil et du ministre de la Guerre, a rendu visite, ces jours derniers, au quartier général du généralissime Joffre et à celui du général French. Puis il a visité deux de nos armées et le camp retranché de Paris. Cette visite est un précieux réconfort à la fois pour l'armée et pour la nation.

Depuis plus de deux mois que l'agression brutale et préméditée de l'Allemagne a déchaîné les horreurs de la guerre, les armées alliées de la France et de la Grande-Bretagne ont connu des alternatives de revers et de succès. Que se passa-t-il à Charleroi ? Nous ne le savons pas bien encore. Mais quelques jours suffirent à nos hordes teutonnes, pillant, dévastant, massacrant et tuant tout sur leur passage, pour arriver jusque sous les murs de Paris. Il fallut l'énergie, le sang-froid, l'habileté consommée, la patience et la persévérance fénelonienne du « Fabius Cunctator », heureusement donné au génie de la France, pour maintenir le contact entre nos diverses armées refoulées et couvrir la capitale. Bientôt il reprenait l'offensive. Et la bataille de la Marne, jusque là sans précédent dans l'histoire, montrait au kaiser que ses armées n'étaient pas invincibles, comme il affectait de le dire et peut-être de le croire.

La victoire n'a plus déserté, depuis ce moment, le drapeau français et le drapeau anglais qui flottent côte à côte dans les combats. Oh ! ce n'est pas à dire que les soldats français et les soldats anglais n'aient pas connu des heures pénibles qui ont mis à une rude épreuve leurs solides et brillantes qualités de courage et d'endurance. Parfois devant le nombre, devant la ruse et la perfidie, devant l'emploi de moyens inouïs, plus dignes d'apaches que de guerriers en armes, ils ont dû se replier et céder du terrain. Les communiqués impartiaux et véridiques du ministère de la Guerre ne nous ont pas caché ces légers insuccès. Le lendemain ou le surlendemain ils étaient réparés, les positions cédées étaient reprises, et l'ennemi était obligé de se retirer de nouveau. Retrachements après retrachements.

C'était la bataille de l'Aisne, plus longue, plus dure, plus meurtrière que celle de la Marne, à laquelle cependant on ne pouvait comparer déjà aucune des batailles des temps anciens ou modernes. Comment parler de cette bataille de l'Aisne, ou plutôt de cette série ininterrompue de batailles ? C'est bien celle-là qui est sans exemple dans l'histoire, par sa durée, par son caractère et sa nature, par son acharnement, par l'étendue de la ligne de feu, par le nombre des combattants engagés de part et d'autre. Et toujours et partout l'ennemi recule, lentement, je le sais, trop lentement à notre gré, mais éternellement jour un peu de terrain sous la pression méthodique et irrésistible des armées alliées. Et, de jour en jour, le front de bataille s'étend et s'allonge vers le Nord. Notre aile droite est en progrès lents mais constants. Au centre, les Allemands prisonniers de leurs gros canons, tiennent désespérément, sentant bien qu'ils sont irrémédiablement perdus, si une fois ils lâchent pied. Et pendant ce temps notre aile gauche dessine un mouvement enveloppant dont les conséquences seront incalculables. Le Teuton s'en rend compte. Il voudrait bien fortifier son aile droite. Comment ? Il faut dégarnir le centre et l'aile gauche. Car la « levée en masse » a déjà jeté sous les drapeaux tout ce qui est en âge en Allemagne de porter les armes. Et la sanglante défaite d'Augustow vient de démontrer au kaiser qu'il ne faut pas songer à ramener des soldats de sa frontière orientale.

C'est ce moment qu'a choisi M. le président de la République pour porter aux armées alliées le salut de la nation française. A Joffre, à French, aux commandants d'armée, aux commandants de corps, aux officiers, aux sous-officiers et aux soldats, il a dit la sollicitude maternelle de la France qui suit avec un intérêt passionné, attentive et frémissante, les péripéties d'une lutte implacable qui ne peut et ne doit se terminer que par l'extermination d'une race vouée désormais à l'exécution de l'univers civilisé. Mais il a dit aussi notre admiration pour leurs magnifiques exploits chaque jour renouvelés, pour leur entrain et leur endurance. Il leur a dit enfin notre confiance, notre inébranlable confiance, en ces vertus guerrières qui furent de tous temps l'appanage de notre race, en la méthode et l'impassibilité d'un généralissime et les premiers revers n'ont naguère ébranlé pas plus que ses succès ininterrompus ne l'enorgueillissent aujourd'hui.

Qui donc avait plus qualité que le président de la République pour porter ce réconfort moral à l'armée ?

Réconfort non moins précieux pour la Nation. Nous connaissons par les lettres de nos soldats, par les récits des blessés, quel est l'état d'esprit et l'état d'âme des armées alliées. Mais il n'était pas indifférent que M. Poincaré fit de visu la constatation de cet état d'âme et d'esprit. En quels termes il le magnifia ! Ici il faut citer : « Jamais, légèrément, l'air de la Guerre, ne se

sont épanouies plus complètement que dans la guerre actuelle, les impérissables vertus militaires qui ont fait, depuis de longs siècles, la force de notre race et la grandeur de notre pays ; et la vue de ces troupes magnifiques, synthèse vivante de l'énergie nationale, éveille dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux de notre Histoire. Elles ont autant d'endurance que de flamme, autant d'opiniâtreté que d'élan. Elles savent que la victoire ne sera pas seulement le prix de la bravoure, mais celui de la persévérance et de la ténacité, et les nombreux succès qu'elles ont déjà remportés et qu'elles ont dus à une heureuse alliance de ces qualités diverses, leur ont inspiré une légitime confiance dans le triomphe définitif. »

La citation est un peu longue : je m'en excuse. Mais comment ou paraphraser d'aussi fortes pensées exprimées dans un si beau langage n'aurait pu que les affaiblir. Est-ce à l'armée seule, n'est-ce pas au pays tout entier que s'adressent ces télégrammes ? Le « triomphe définitif » ! Ce qui se passe dans le nord de la France, sur l'Aisne, sur la Meuse, en Woëvre... comme ce qui se passe dans la Prusse orientale et en Galicie, ne justifient-ils pas toutes les espérances ? Mais sachons attendre. Et dominons nos nerfs. A la « persévérance et à la ténacité » de nos soldats répondons par la patience et la maîtrise de nous-même. C'est moins dur, après tout, d'attendre les nouvelles que de les vivre, de les créer, de les forger dans le sang et le fer. Quant à la confiance, elle est égale dans l'armée et dans la nation. Rien ne l'entamera. Les soldats de la « Liberté », de la « Justice » et de la « Raison » ne peuvent pas être vaincus.

Henri Michel

Le roi Carol et la Roumanie

Le roi Carol est mort. La Roumanie perd en lui un souverain qui s'était trouvé associé à ses destinées nationales depuis près d'un demi-siècle. Mais elle retrouve dans le même instant la liberté de sa politique extérieure.

Ce n'est pas manquer au respect dû aux morts que de constater au lendemain de cette disparition le conflit profond qui depuis quelque temps séparait là-bas le roi de la nation.

La guerre actuellement déchaînée à travers l'Europe avait mis en fort relief ce conflit, qui allait s'aggravant depuis quelques semaines, et surtout depuis quelques jours. Les tendances germanophiles du roi Charles I^{er} de Hohenzollern-Sigmaringen étaient en absolue contradiction avec les sentiments et aussi avec les intérêts nationaux du



Le roi Carol de Roumanie

pays, sentiments et intérêts qui poussaient la Roumanie du côté de la Triple-Entente. Le roi avait été élevé en Allemagne, il avait servi dans l'armée prussienne, il avait été le camarade et il était resté l'ami personnel du kaiser, à qui l'attachaient d'ailleurs les liens d'une lointaine parenté : en dépit du large courant national auquel il se heurtait chez lui, il n'avait pu se résoudre à rompre avec tout ce passé.

On raconte que, lorsque la guerre éclata, Charles I^{er} déclara à ses ministres qu'il avait contracté des engagements avec Guillaume II : à quoi le président du Conseil répondit que le roi avait pu s'engager lui-même, mais non la nation. Nous ne savons pas si le mot est authentique, mais le fait certain c'est que le roi Carol aurait été impuissant, même s'il l'avait voulu, à entraîner son pays à la remorque de la coalition austro-allemande. Tout ce qu'il put tenter, ce fut de maintenir la Roumanie dans la neutralité.

Cependant, cette neutralité pesait aux Roumains, qui, dans cette formidable guerre où s'affirmait tant de fières aspirations nationales, semblaient impatients de se jeter dans la mêlée pour

reconquérir leurs frères de Bukovine et de Transylvanie esclaves de l'Autriche-Hongrie. De nobles impatiences commençaient de se manifester dans tout le pays tandis que le vieux souverain, et plus en plus séparé de la nation, agonisait en son palais. La mort est survenue comme si elle avait voulu trancher de sa faux le nœud du conflit.

On prête au nouveau roi, Ferdinand de Sigmaringen, neveu du souverain défunt, des sympathies pour la Russie.



Le prince Ferdinand

neveu du roi Carol, héritier de la couronne. Nous savons bientôt si la chose est exacte. Ce qu'il y a d'indiscutable, c'est que, avec un roi nouveau qui n'a pas les attaches dont son prédécesseur était prouvé, la Roumanie a devenir plus libre d'orienter son action en Europe conformément à ses sentiments les plus chers et à ses véritables intérêts nationaux.

Nous ne voulons pas nous laisser d'illusions qui, malheureusement, pourraient être déçues. Disons-nous seulement que, depuis hier, il y a une chance de plus pour que se produise une intervention de la Roumanie, intervention qui s'exercerait en faveur du droit, de la civilisation, de l'indépendance nationale. Et souhaitons qu'un avenir prochain réalise cette chance !

CAMILLE FERDY.

Charles I^{er} (Charles-Ettil-Frédéric-Zéphyrin de Hohenzollern-Sigmaringen), né à Sigmaringen en 1839, était le deuxième fils du prince Charles-Antoine de Hohenzollern et de la princesse Joséphine de Bade, fille adoptive de Napoléon I^{er}. Il fit son éducation à Dresde et ses études à Bonn. En 1859, il entra dans l'armée prussienne.

Elu prince régnant de Roumanie en 1866, après la chute d'Alexandre-Jean I^{er} Couza, il eut à lutter contre le refus de la Porte de le reconnaître et contre les agitations des partis politiques. En 1869, il épousa Elisabeth de Wied (Carmen Sylva). En 1877, il s'allia avec la Russie contre les Turcs. L'issue victorieuse de la guerre valut à la Roumanie son indépendance. En 1881, le prince Charles fut proclamé roi de Roumanie. Sans héritier direct, il adopta comme successeur présumé son neveu, le prince Ferdinand, deuxième fils du prince Léopold de Sigmaringen.

C'est ce prince Ferdinand qui succéda aujourd'hui au roi défunt.

Le Palais de Compiègne dévalisé par les Allemands

Paris, 11 Octobre.

Les tapisseries des Gobelins qui décorent le palais de Compiègne avaient été heureusement enlevées avant l'occupation allemande et mises en sécurité. Et, à ce propos, voici une anecdote dont nous garantissons l'authenticité :

Quand le commandant des troupes allemandes arriva au palais il en commença aussitôt la visite. Il s'étonna bientôt de ne pas y voir les tapisseries sur lesquelles il donnait, d'ailleurs, des précisions prouvant qu'il était ou s'était bien renseigné. Le conservateur alléqua que les tapisseries avaient été envoyées à la réparation. Mais ses explications ne satisfirent pas le général allemand qui coupe net la conversation par ces mots dits sèchement et, semblait-il, avec amertume :

— Oui, je sais, les Barbares !

Les... soustractions opérées dans le palais prouvent qu'il avait été sage de prendre des précautions contre les Barbares.

Voici la liste des objets dont le conservateur du musée de Compiègne a pu constater la disparition pendant l'occupation du palais par les Allemands du 1^{er} au 12 septembre 1914 :

- Seize grandes pièces, dont 8 en corail et 8 en lave, faisant partie de l'Échiquier de Napoléon I^{er}.
- Un sujet en bronze doré et ciselé (Atlante) surmontant la pendule ;
- Un bûche en bronze ciselé et doré faisant partie d'un caducée en biscuit de Sèvres ;
- Une trousse ciselée or et acier fermant ;
- Un poignard, couteau et fourchette, faisant partie de la panoplie ;
- Un poignard de la panoplie ;
- Un yatagan de la panoplie ;
- Un dirck ciselé, argent, garni en pierres renfermant 1 poignard de chasse, couteau et fourchette, de la panoplie ;
- Deux styles ciselés de la panoplie ;
- Trois poignards à lames gravées et dorées de la panoplie ;
- Trois flambeaux en bronze ciselé et doré ;
- Huit couvertures en laine.

Les prisonniers de guerre en Allemagne

Un message de Berlin rapporte que l'état-major allemand ayant consenti à dresser la liste officielle des prisonniers de guerre en Allemagne, s'est vu dans la nécessité d'admettre que le chiffre total publié par les journaux allemands est inexact.

Le chiffre total des prisonniers de guerre entre les mains des Allemands a dû être réduit de 250.000 à 50.000, dont 20.000 Russes et seulement 20.000 Belges et Français.

LA GRANDE BATAILLE

Nos positions restent intactes sur tout le front

Les combats sont plus particulièrement violents dans le Nord et en Woëvre où Apremont est repris par nos troupes

Bordeaux, 11 Octobre.
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. Le Conseil s'est occupé de la situation diplomatique et militaire.

Communiqué officiel

Bordeaux, 11 Octobre.
Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

1. — A notre aile gauche : La cavalerie allemande, qui s'était emparée de certains points de passage sur la Lys à l'est d'Aire, en a été chassée dans la journée du 10 et s'est retirée dans la soirée dans la région d'Armentières.

Entre Arras et l'Oise, l'ennemi a attaqué très vivement sur la rive droite de l'Aire, sans réussir à faire des progrès.

2. — Au centre : Entre l'Oise et Reims, nos troupes ont légèrement progressé au nord de l'Aisne, notamment dans la région au nord-ouest de Soissons.

Entre Craonne et Reims, des attaques allemandes exécutées la nuit ont été repoussées.

De Reims à la Meuse, rien à signaler.

En Woëvre, les Allemands ont prononcé de très violentes attaques dans la région d'Apremont, à l'est de Saint-Mihiel au cours de la nuit du 9 au 10, et dans la journée du 10 octobre. Apremont, pris et repris, est resté en nos mains.

3. — A notre aile droite : En Lorraine et dans les Vosges, rien à signaler.

En résumé, partout, nous avons conservé toutes nos positions.

Du côté russe : Les combats continuent avec les arrière-gardes allemandes au sud-est de Wirballen, et sur la ligne des lacs, à l'ouest du Suwalki.

La Bataille de Lille

L'anneau allemand rompu. Le combat héroïque des Français. La déroute de l'ennemi.

Londres, 11 Octobre.

M. John Frieolien, correspondant du Daily Mail, envoie à son journal, daté du jeudi, une relation sur la bataille du Nord, qu'il appelle la bataille de Lille, parce que, dit-il, l'offensive allemande a pris la forme d'une avance sur cette « Manchester française ».

M. Frieolien indique l'attaque allemande comme s'étant précipitée à incendier la ville, et affirme que l'anneau est rompu. Un contingent français, arrivant à quelques kilomètres de Lens, aurait bombardé avec succès les positions allemandes près du village de Loison. C'aurait été plus qu'un échec pour l'avance allemande vers le Nord-Est, et les troupes ennemies auraient été rejetées à 12 kilomètres en arrière.

Le grand bataillon commença dimanche dernier, et le signal en fut donné par des boulets lancés au camp de Lille, sans causer de grands dommages, et provenant de batteries postées entre Fourmoult et Armentières, et descendues de Belgique. Un train blindé apparut dans l'après-midi au-delà de la station suburbaine de Fives, et affirma que l'anneau est rompu. Les Allemands, au nombre d'environ dix mille, et la garnison d'infanterie de Lille. Des combats désespérés et sauvages durèrent dimanche et lundi jusqu'à ce que l'ennemi fût finalement chassé. Cela fut l'occasion d'une légère panique dans Lille, et quelques personnes s'enfuirent vers Calais et Boulogne. Les boulets avaient fait peu d'effets, mais

c'est l'arrivée du train blindé qui causa la peur.

Mardi, ce fut le combat héroïque des Français contre la forte armée s'étendant sur tout le nord et le nord-ouest de Lille. Durant tout le jour et la nuit, l'artillerie française imposa de dures leçons à l'ennemi. Ses hommes tombaient par centaines, et ses canons répliquaient peu.

Le feu de l'artillerie allemande était de peu de rendement, bien qu'on l'entendit sans trêve. Le peu d'accent de l'artillerie allemande semblait confirmer les rumeurs qui se répandaient et qui disaient que leurs transports ont été rompus sur toutes leurs lignes de communication du Nord et de la Belgique.

La journée se termina par la déroute de l'ennemi. Les Français combattirent avec leur courage magnifique et l'élan qui est leur qualité essentielle, et quand à la fin la lutte cessa, l'armée allemande d'Armentières-Tourcoing, qui devait couvrir sur le flanc l'avance du corps principal sur Lille et Arras, avait été rejetée à 33 milles en arrière.

La veille, une petite force d'Allemands descendit sur Bailleur, au nord-ouest d'Armentières. Elle se composait de uhlans et devait tenter de s'emparer de Vieux-Berquin.

Le maire avait été prévenu, mais les terribles uhlans ne vinrent pas à Lille. Ils ne faisaient que rager entre Arras et Douai et le son du canon s'entendait de plus en plus faible.

L'ennemi, enfin, a été rejeté une fois de plus au nord-ouest de Lens, avec des pertes importantes. Les pays entre Vieux-Berquin et Armentières sont libres. Quelques minutes plus tard, il dit : « Les autorités parlent d'évacuer la ville. Je ne partirai pas et je persuaderai tous ceux que je pourrai de ne pas partir », et l'abbé Lemire fut écouté.

La population d'Hazebrouck n'a pas évacué la ville

Bordeaux, 11 Octobre.

Grâce à l'énergie du sous-préfet et de l'abbé Lemire, député-maire, les habitants d'Hazebrouck ont refusé de quitter la ville.

Comme on entendait le canon dans le lointain, les habitants voulaient fuir, l'abbé Lemire, aimable mais ferme, les pria de rester chez eux. Ce n'était pas plus le maire tranquille, sa voix était rude, son visage pâle et contracté, quand il recommandait à la foule de rester à demeure.

Quelques minutes plus tard, il dit : « Les autorités parlent d'évacuer la ville. Je ne partirai pas et je persuaderai tous ceux que je pourrai de ne pas partir », et l'abbé Lemire fut écouté.

Le carnet de notes d'un témoin oculaire

Londres, 11 Octobre.

Les journaux publient le récit d'un témoin oculaire qui se trouvait près du quartier général :

Dimanche 10 octobre. — La tranquillité relative qui régnait depuis le matin a été troublée sur une partie de la ligne des alliés par des musiques allemandes jouant des airs patriotiques, ce qui permit aux observateurs des alliés d'apporter leur rapport au concert en bombardant les auditeurs.

Lundi 11. — Trois duels ont eu lieu entre des aviateurs français et allemands. Deux ont été tués, mais dans le troisième, les Français ont descendu les Allemands à coups de mitrailleuses. Deux Allemands ont été tués. L'un d'eux a été brûlé au point d'être méconnaissable. Le même jour, plusieurs Allemands de la landwehr ont été faits prisonniers. Ils pleuraient à chaudes larmes parce qu'ils étaient convaincus que les Anglais fusillaient tous les prisonniers.

Jeudi 13. — Une mitrailleuse allemande inaccessible harcelait de ses feux les Français. Ceux-ci créèrent une galerie souterraine de 50 mètres, jusqu'au dessous de la mitrailleuse, et la firent sauter. Les artilleurs allemands sont d'assez bons pointeurs, et ils excellent à dissimuler leur position. Néanmoins, en dépit de leurs ballons et de leurs aéroplanes, des espions, des communications téléphoniques et des observateurs, leur tir produit peu de résultats.

Dans la Tranchée

Paris, 11 Octobre.

Toutes les lettres de nos soldats témoignent de la plus belle vaillance et de la confiance absolue dans le succès final. En voyant une encore, qui prouve que sous le feu de l'ennemi le picoupiou français conserve toute sa bonne humeur :

Mon cher père, Et voilà ! Nous sommes dans une tranchée depuis quatre jours. Nous connaissons maintenant ce que c'est que le canon, car la mitraille siffle tout autour de nous. A ce moment, on sait se tenir, va !

Des nouvelles de la bataille, tu dois en connaître plus que moi. C'est long, très long ! Enfin, espérons que tout ira bien.

Mes hommes sont épatants, ils rigolent et quand nous avons tous la tête contre la tranchée, sac au dos pour éviter les éclats d'obus, on entend : « Tiens ! un mort ! » ou bien : « Un zourlou ! » et ce sont des éclats qui tombent à un mètre, et même plus près. De temps en temps, du répit. Alors, on mange, on boit, on rit.

Avant-hier soir, ils avaient mis des meules en feu, les Boches, et cela afin de pouvoir tirer facilement la nuit. Vers le soir, nous faisons du café, profitant du feu des meules. Patatras !... une trentaine d'obus !... Tu parles si si on a regardé les tranchées !... Les Boches sont à 500 mètres de nous, l'ai causé avec un lieutenant du 119^e : sa tranchée est à 40 mètres de celle de l'ennemi. Il fallait savoir si elle était encore occupée. Un homme de quarante ans, un type 1 monte à l'arbre et ne voit rien. Que fait-il ? Il va à

quatre pattes et passe son nez au dessus de la tranchée ; il voit un Boche roupiller et un autre fumant un gros cigare ; il était renseigné. Il est revenu dare-dare, rendre compte. Baisers à tous. — Edo...

En Belgique

La Prise d'Anvers

Le communiqué officiel anglais
Londres, 11 Octobre.

L'Amirauté fait le communiqué officiel suivant : Répondant à l'appel du gouvernement belge, nous avons envoyé une brigade d'infanterie de marine, deux brigades navales et quelques gros canons de marine, pour participer à la défense d'Anvers.

Pendant la dernière semaine de l'attaque, jusqu'à la nuit du 5 octobre, l'armée et la brigade d'infanterie de marine ont défendu avec succès la ligne de la rivière Nèthe, mais mardi matin les forces belges, à la droite de notre infanterie de marine, ont dû céder. En conséquence, toute la défense s'est repliée jusqu'à la ligne des forts intérieurs. Cette perte de terrain a mis l'ennemi à même d'installer ses batteries en vue du bombardement de la ville.

La ligne de défense intérieure a été maintenue mercredi, mais jeudi la ville subissait un effroyable bombardement. La conduite de l'infanterie de marine et des brigades navales dans les retrachements et en campagne a été digne des plus hauts éloges.

En raison de la protection des fortifications, et en dépit d'un feu violent, leurs pertes sont, croit-on, inférieures à 300 hommes, alors que leur effectif était de 8.000 hommes.

On aurait pu maintenir la défense plus longtemps, mais pas assez toutefois pour rendre possible l'envoi de forces suffisantes sans nuire à la situation stratégique principale.

Judi, l'ennemi commença également à exercer une forte pression sur la ligne des communications, mais le nombre supérieur de leurs adversaires les obligea à se replier graduellement.

Dans ces circonstances, les autorités militaires belges et anglaises décidèrent l'évacuation de la ville, mais le général Guise demanda que les Anglais quittassent la ville avant la dernière division de l'armée belge.

Après une longue marche dans la nuit, les trois brigades navales prirent le train. Sur ces trois brigades, deux sont arrivées, sauvées, à Ostende, mais la plus grande partie de la première fut attaquée par les Allemands, au Nord de Lakeren.

Deux mille hommes, officiers et soldats, sont entrés en territoire hollandais, près de Hulet, où, selon les lois de la neutralité, ils ont déposé les armes.

La retraite de l'armée belge s'est effectuée avec succès. Tous les trains blindés et les gros canons ont été sauvés. A partir de Gand, la retraite de la division navale anglaise et de l'armée belge a été couverte par d'importants renforts anglais.

Vingt mille habitants d'Anvers, hommes, femmes et enfants, se sont enfuis vers l'Ouest.

Les Allemands ont perdu 40.000 hommes

Ostende, 11 Octobre.

On annonce que le siège d'Anvers a coûté aux Allemands 40.000 morts ou blessés. Leur attaque contre le fort de Liège (nom de l'un des ouvrages de défense) fut particulièrement sanglante.

La ville a énormément souffert

Anvers, 11 Octobre.

La population civile d'Anvers est partie en majorité pour la Hollande, mais aussi par la côte Ouest pour gagner l'Angleterre. Anvers a beaucoup souffert. Des quartiers entiers de la ville ont disparu. La cathédrale aurait subi de graves dégâts. Les forts ne sont plus que des monceaux de ruines.

On affirme qu'aucun canon utilisable n'est tombé aux mains de l'ennemi. Plusieurs forts ont été détruits par les Belges avant leur retraite.

Les Allemands n'ont pas envahi la région entre Gand et le littoral

Amsterdam, 11 Octobre.

Le Télégraaf dit qu'hier dans l'après-midi il n'y avait aucun Allemand entre Gand et le littoral.

Le roi a été blessé
Amsterdam, 11 Octobre.

Plusieurs journaux qui ont vu, le 9, le roi Albert, disent qu'il portait un bras en écharpe. Une note publiée dans le rapport officiel allemand déclarait que le roi avait été légèrement blessé. On déclare que la reine des Belges

